

**CHAPITRE 3 :**  
**UN À-PIC MORTEL**

Les secondes passaient inexorablement.

Les aiguilles de l'horloge fuyaient dans une course implacable contre le temps.

Tic. Tac.

Sans jamais se rattraper, elles couraient après un destin imprécis, sans fin.

Le temps avançait.

Lentement.

Insensiblement.

Tic. Tac.

Elle en était déjà au moins à son cinquième bâillement et son esprit s'engourdissait. Lasse d'attendre, Léa avait déjà exploré chaque minuscule détail de la salle d'attente. Il faut dire que ce n'était pas la première fois qu'elle venait. Et à chaque fois, elle patientait beaucoup trop longtemps.

La décoration était relativement classique, pour ne pas dire rustique. Le petit bouquet de fleurs fanées sur la table basse en bois était cerné par les magazines people jaunis et écornés par les empreintes des patients.

Léa se renfonça encore plus dans son siège inconfortable. La tête rentrée dans les épaules, ça faisait presque quarante-cinq minutes qu'elle patientait. Elle s'effleura le front et esquiva une grimace. Sa bosse lui faisait encore mal. Souvenir d'un dimanche soir bien étrange.

Elle remit en place une mèche de cheveux récalcitrante derrière ses oreilles.

Pour la deuxième fois en une minute, elle regarda sa montre. Seule dans cette salle d'attente exiguë, elle ne parvenait plus à dissimuler son impatience.

Elle se leva et fit le tour de la minuscule pièce, jetant un œil aux tableaux accrochés sur le mur. Des peintures abstraites où se mélangeaient les couleurs, les lignes, les textures. Tantôt parfaitement organisées, droites et carrées, tantôt réparties de manière brouillonnes et désordonnées, les couleurs se chevauchaient, mêlées les unes aux autres sans réflexion, sans raison apparente.

Elle se rassit sur le siège et observa le mouvement du balancier en cuivre de la grande horloge normande. Hypnotisée par ce mouvement infini, elle n'entendit pas la porte du fond qui s'ouvrit.

- Léa ?

Elle sursauta lorsqu'elle entendit son prénom.

- Oui.....

- Allez-y, c'est à vous.

Elle se leva et passa la porte.

Son cabinet ressemblait à un cabinet de curiosités. Plongée dans la pénombre, la pièce sentait l'histoire poussiéreuse avec les étagères garnies de livres, les fauteuils en vieux cuir, le globe sépia, la vieille malle, les sculptures de style Art déco, le portemanteau en bois sculpté et les meubles massifs aux portes vitrées. Seule rupture à cette ambiance bohème, l'immense écran d'un iMac posé sur son grand bureau en bois.

- Alors, Léa, comment vous sentez vous ?

- Ça va. Enfin, plus ou moins...

- Plus ou moins ? Pourquoi dites-vous cela ?

Ça commençait mal.

La psychiatre exploitait les moindres faiblesses et failles de langages. Léa avait baissé sa garde. Elle allait maintenant devoir batailler dur pour expliquer que le « plus ou moins » n'était qu'une formule familière de langage et qu'il ne révélait en rien un acte manqué ou une pensée conduite par son inconscient.

Léa cala son bassin au fond du fauteuil. Son regard parcourut la pièce à la recherche d'une échappatoire. En face d'elle, le docteur Bailly attendait patiemment en la fixant dans les yeux. Visage fermé aux longs cheveux bruns attachés en queue de cheval, ses sourcils mal épilés étaient prisonniers derrière des petites lunettes rondes. C'était, à elle seule, une icône du mauvais gout vestimentaire avec son pull aux camaïeux marron et jaune.

Suivie par cette psychiatre depuis son retour en France, Léa n'avait toutefois toujours pas compris en quoi les comprimés qu'elle l'avait obligés à prendre étaient censés l'aider.

En soi, elle se sentait bien.

Enfin, pas trop mal.

Mais plus elle se gavait de comprimés, plus ses crises d'angoisse se multipliaient. C'était peut-être le moment de calmer un peu le jeu sur la chimie. Étrangement, l'avis de Léa était loin de faire l'unanimité lorsqu'elle avait abordé ce point lors de son dernier rendez-vous.

« Vous devez poursuivre votre thérapie, Léa. C'est essentiel. Les médicaments sont là pour vous aider et vous faire avancer dans la vie... »

Elle avait promis à sa mère de se faire suivre par une psy. Elle avait à cœur d'honorer ses promesses. D'ailleurs, ça avait été le seul moyen pour elle de rentrer en France l'été dernier. Une condition sine qua non pour reprendre son indépendance. Et après de longues semaines de convalescence chez sa mère à San Francisco, elle avait besoin d'air. De liberté.

Sa mère avait accepté de la laisser rentrer à Paris uniquement si elle se faisait suivre par le docteur Bailly. Le contact avait été initié. Les rendez-vous déjà pris sur son agenda. La machine était lancée.

- Léa ? Vous m'entendez ?...

Elle tressaillit.

Le plafond ne l'inspirait pas, la petite fenêtre avec la vue sur les toits parisiens non plus. Elle était lasse. Elle décida de lui dire toute la vérité. Malgré le peu d'attache qu'elle possédait envers cette femme, cela ne la desservirait pas non plus. Elle avait tellement besoin de comprendre. Et pour comprendre, elle devait déjà se livrer.

- Léa ?

Elle tourna la tête et regarda la femme assise en face d'elle.

- Et bien, depuis quelque temps, il se passe des choses...

- Des choses ? Que voulez-vous dire ? La dernière fois vous me disiez que tout allait pour le mieux...

- C'est exact... enfin, c'était exact, dans les grandes lignes. Mais depuis deux ou trois semaines, j'ai comme des visions étranges... Enfin, ce ne sont pas des visions à proprement parler, mais je ressens certaines choses qui sont difficiles à expliquer.

- Quand est-ce que cela a commencé ?

- Il y a un peu plus de deux semaines. Je fais régulièrement des cauchemars la nuit. J'ai l'impression de revivre certains épisodes de mon enlèvement en Tunisie.

- Expliquez-moi.

- Je me revois vivre la scène du kidnapping. Je sais ce qu'il va se passer, mais c'est plus fort que moi et je ne peux rien faire pour l'éviter. Au début tout se passe bien, l'évocation est plutôt douce, chaleureuse, c'est la dernière soirée de mes vacances, puis tout s'accélère. Systématiquement, je revois le photographe, la tempête de sable, le meurtre de cet homme, puis c'est le trou noir. Je me réveille alors en hurlant, trempée de sueur, avec une migraine qui me dévaste le crâne.

- Les migraines sont-elles liées aux cauchemars ?

- Ça dépend. Parfois oui, parfois non. Mais en règle générale, lorsque je fais ces cauchemars, c'est comme si tout mon cerveau était dérégulé, plus rien ne fonctionne... Je... Je perds le sens de

l'équilibre, mes repères temporels, j'ai des frissons, des courbatures... Ce n'est pas qu'un problème... dans ma tête. Je ressens de véritables douleurs également. Je saigne du nez, j'ai des migraines de plus en plus violentes, j'entends des sons, je perçois des bruits parfois lorsque je suis toute seule, j'ai des malaises qui m'étreignent le corps, des nausées... Il y a deux jours, en sortant du métro j'ai pratiquement failli m'évanouir... Je vois des choses improbables, des ombres...

La psychiatre ne répondit pas tout de suite.

Elle prenait des notes.

Elle observait. Réfléchissait.

Au bout d'un moment, elle releva la tête et regarda Léa.

- C'est la première fois que tous ces symptômes apparaissent ?

- Oui. Vous pensez que ça pourrait être causé par des effets secondaires des traitements médicamenteux ?

- C'est possible. Attendez, je vais regarder ce que je vous avais donné...

Elle regarda son ordinateur et cliqua à plusieurs reprises sur la souris sans fil de son MacBook. La lumière de l'écran se reflétait sur ses lunettes sales. Elle vérifia quelque chose avant de lui répondre.

- Écoutez, ces symptômes peuvent effectivement, éventuellement, être causés par certaines combinaisons de molécules, mais les cas sont tout de même assez rares. Je ne vois pas d'interactions problématiques vous concernant. En règle générale, les médicaments que je vous donne sont plutôt bien supportés par les patients, justement. Êtes-vous bien sûre qu'il n'y ait eu aucun élément déclencheur, un choc, une nouvelle qui vous aurait surpris, un événement déroutant ou toute autre chose d'inhabituel ?

- Non, il n'y a rien eu de particulier. Je ne vois vraiment pas.

La psychiatre s'arrêta un moment.

Son regard fit le tour de la pièce avant de se reposer sur la jeune femme.

Elle percevait une once d'inquiétude et d'angoisse. Pourtant derrière cette image, elle savait que Léa avait un caractère en acier.

Et un organisme extraordinaire.

C'était d'ailleurs pour tenter de mieux le comprendre qu'elle avait besoin de la garder sous son contrôle.

Il lui manquait encore trop d'informations.

L'observation était instructive, mais cela ne lui permettait pas de comprendre pourquoi Léa ne répondait pas correctement au traitement.

Elle devait gagner du temps.

C'était le moment de sortir les grands discours.

D'être empathique, souriante et protectrice.

Bref, tout ce qu'elle détestait.

\*\*\*

- Alors Doc, on a le pied marin ?

- Pour être franc, j'ai connu des jours meilleurs, capitaine. On en a pour combien de temps encore ?

- Une petite heure tout au plus. Après ça, on retrouvera une vraie mer d'huile jusqu'à Pearl Harbor.

Il faut dire que le porte-avion géant, malgré ses 333 mètres de long, était sérieusement malmené par la tempête qui s'était abattue au plein cœur de l'océan Pacifique. Il ne restait sur le pont principal que deux avions. Deux F18 solidement cloués au sol par d'énormes chaînes qui ne bougeaient pas d'un pouce. Le problème n'était d'ailleurs pas tant l'eau et les vagues, mais bien le sel qui s'infiltrait sournoisement partout. Un bon nettoyage serait nécessaire à l'arrivée sur Oahu, l'île de l'archipel qui accueille la capitale Honolulu.

En attendant de retrouver le soleil et la douceur du climat hawaïen, les vagues étaient violentes. Elles se succédaient à intervalles réguliers et engloutissaient tout sur leur passage pendant quelques secondes. Des tonnes d'eau qui jaillissaient sur le navire à chaque fois que le USS Ronald Reagan s'enfonçait dans l'océan, avant de les traverser et de revenir à l'horizontale. Un vrai mouvement de balancier.

La houle était très forte.

Les membres de l'équipage et les soldats, des marins aguerris, tenaient bon. Néanmoins, certains d'entre eux avaient déjà rendu leur déjeuner dans les toilettes. Ils avaient préféré patienter sur leur paillasse le temps qu'on sorte de cet enfer.

Ça tanguait toujours autant, mais psychologiquement, ils étaient un peu plus à l'abri de l'horizon qui apparaissait et disparaissait à chaque vague.

Ils ne seraient toutefois pas épargnés par les moqueries lorsque le porte-avion serait sorti de la tempête. Le capitaine O'Catson était serein, sûr de lui.

Il en avait vu d'autres. Les nuages redoublaient d'intensité et les éclairs illuminaient l'océan qui s'agitait de plus en plus. Le navire d'escorte était encore plus ballotté que le porte-avion par la mer déchainée. Une brindille de paille qui avançait et qui déchirait chaque vague à pleine puissance, les unes après les autres.

Le capitaine retira son imperméable trempé. Il s'était aventuré quelques minutes à l'extérieur. Histoire de s'assurer que le matériel tenait le coup et tout était bien attaché. Il avait ensuite emprunté les étroits escaliers qui menaient aux cabines sans perdre l'équilibre. Issu d'une famille de marins, il avait ça dans le sang. Imperturbable, il traversa le porte-avion et arriva enfin à l'infirmerie.

Le médecin-chef Colcese semblait beaucoup moins à l'aise que lui.

Il se contenait, mais la pâleur de son visage le trahissait.

- Tant mieux alors... on est bientôt arrivé... Heureusement, parce que ça bouge, hein !

- Question d'habitude. Alors, comment va notre miraculée aujourd'hui ?

Le médecin releva la tête de ses dossiers et se leva.

- Un peu mieux on dirait. Tenez, suivez-moi.

Les deux hommes s'approchèrent d'une grande vitre sans tain. De l'autre, côté, dans une cabine fermée à clé, Léa dormait, allongée sur un lit.

- Elle est un peu secouée par la tempête, reprit le docteur, mais elle s'est rendormie.

- Que savez-vous sur elle ?

- Pas beaucoup plus que ce que je vous ai déjà dit. Elle s'appelle Léa Waters. C'est une citoyenne américaine. Enfin... franco-américaine pour être précis. Elle a la double nationalité. Sa mère est américaine et son père est français. Elle est étudiante à Paris, dans une école de management et est partie travailler en Afrique avec une association humanitaire avant de terminer sa dernière année d'études. En avril dernier, elle prenait quelques jours de vacances en Tunisie, lorsqu'elle a été enlevée. La presse en a un peu parlé. J'ai retrouvé quelques éléments et je vous ai préparé un petit dossier.

- Merci. Quoi d'autre sinon ?

- Et bien, elle ne se souvient de rien. Deux mois d'absence totale jusqu'à ce qu'on la retrouve dans ce camp. Elle a l'impression de se réveiller d'un mauvais rêve. Mais ce genre d'amnésie est fréquent après ce type d'événement.

- Et médicalement ?

- Il faudrait des examens complémentaires approfondis, mais je peux déjà vous dire qu'elle a bien dérouillé la pauvre. J'ai relevé des traces de contusions multiples, brûlures, entorses, cotes brisées, ecchymoses, plaies, et coups divers. Il faudra l'hospitaliser rapidement en arrivant à Pearl Harbor.

- J'ai déjà prévenu le Ministère et la CIA. Une ambulance sera présente à notre arrivée pour la transporter. Pour le moment, nous devons garder tout ça pour nous. Je crois que Langley veut garder le contrôle sur la presse. Ils ne s'attendaient visiblement pas à une telle découverte. Je crois que le département d'État a prévenu son homologue en France. Tout ce que j'espère c'est qu'ils pourront

garder l'information pour eux. Une réunion au sommet est prévue ce soir à New York pour qu'ils se coordonnent.

- Ça prend un tournant politique...
- Ça risque, en effet. Mais ce n'est plus notre affaire. Notre seule responsabilité, c'est de la maintenir en vie jusqu'à ce qu'on débarque à Hawaï. Sinon, comment vont vos autres patients ?
- Suite à l'assaut, trois hommes ont été blessés. Ils ont été opérés hier. Ils vont bien et se reposent dans leur chambre. à priori, rien de trop inquiétant. Ils devraient vite récupérer.
- Et nos prisonniers ?
- Ils survivront. Pas d'inquiétude à avoir pour eux. Mais il y en a un que vos gars n'ont pas loupé. L'intervention a été musclée, j'imagine.
- Je vous laisse veiller sur vos ouailles, Doc. Appelez-moi s'il y a quoi que ce soit. Je retourne au poste de commandement.

\*\*\*

Bercée par les mouvements du métro, Léa vérifia une dernière fois qu'elle avait bien l'ordonnance dans sa poche. Un bout de papier plié en quatre sur lequel était gribouillée d'une écriture manuscrite indéchiffrable, une dizaine de lignes. Une liste précisant les éléments à vérifier et à contrôler pour sa prise de sang.

C'était tout ce que Léa avait obtenu.

Une simple prise de sang afin de s'assurer que ses malaises ne venaient pas d'une cause extérieure ou ne masquaient pas une pathologie quelconque. Au moins, elle serait un minimum rassurée.

Après plus d'une heure de conversation sur la thérapie cognitive comportementale, les réponses aux états de stress post-traumatique et la prolongation de son traitement médicamenteux, Léa avait quitté le cabinet du docteur Bailly un peu déçue. Étrangement, alors qu'elle devrait se sentir impliquée dans sa thérapie, elle ne savait qu'en penser. Ce qu'elle souhaitait au plus profond d'elle-même, c'était percer le mystère qui entourait ces dix semaines où elle ne se souvenait de rien.

Ça semblait logique de suivre tout un tas de traitements quand on se souvient de ce qu'on a vécu. Quand on survit à une prise d'otage ou à un accident d'avion par exemple.

Mais elle, à quoi avait-elle survécu ?

Elle n'en avait aucune idée.

Son amnésie était à la fois salvatrice et dévastatrice.

Salvatrice parce qu'elle protégeait Léa. Pourtant, les premiers jours, elle en devenait folle. Folle de ne pas savoir. Folle d'ignorer ce qu'elle avait vu, subi ou supporté. Tellement folle que la chimie avait supplanté les paroles et la raison. Les médicaments l'avaient assommé et elle avait finalement accepté le fait qu'elle ne pourrait sans doute jamais se souvenir de quoi que ce soit. C'était sans doute une des raisons pour laquelle elle s'était très rapidement remise sur pied. Quand il n'y a rien à se rappeler. Quand il n'y a qu'un trou noir en guise de traumatisme, les choses vont plus vite. Les cicatrices de l'esprit se referment sans difficulté. Le corps prend un peu plus de temps, mais il suit le même chemin.

Mais en même temps, son amnésie cachait forcément quelque chose. Pourquoi ne se souvenait-elle de rien ? Était-ce une protection ? Un système de défense naturel du cerveau comme lui ont répété à n'en plus finir tous les toubibs qu'elle avait rencontrés ? Elle était surtout persuadée qu'elle ne trouverait le repos que lorsqu'elle aurait déjoué les mystères de celle-ci.

Les malaises, les migraines, les visions, les bruits... tout cela était connecté. Tout était lié à ce qu'elle avait vécu en Afrique. Le voile obscur se déchirait aux encablures pour laisser filtrer ces indices. Mais c'était tellement confus. Tellement perturbant, qu'elle avait peur de son avenir.

De ce qu'il lui réservait.

Et elle avait raison d'avoir peur.

Quant au fait de poursuivre son traitement médicamenteux, elle hésitait encore. Le prochain rendez-vous avec la psychiatre avait été calé après les vacances de la Toussaint. Un mois pendant lequel, Léa se demandait si elle n'allait pas en profiter pour calmer un peu l'ingestion de ces comprimés.

Sa confiance était limitée.

Bien qu'elle ne soit pas docteur, elle ne pouvait s'empêcher de penser que son corps avait besoin d'un peu de naturel. De bio. De repos. Assez de ces pilules quotidiennes qui la maintenaient, dans le meilleur des cas, dans un état semi-comateux.

Mais en attendant, elle se laissait transbahuter par le métro à travers Paris. Non seulement, le docteur Bailly était sans arrêt en retard à ses rendez-vous, mais en plus, Léa avait plus d'une demi-heure de transport pour s'y rendre.

Elle se demandait vraiment pourquoi elle avait accepté de se faire suivre par cette femme.

Quoi qu'il en soit, le rendez-vous pour la prise de sang était pris au lendemain soir dans un cabinet médical spécifique.

Recommandation expresse de la psychiatre qui évitait des jours d'attente inutile. Ça aurait au moins cet avantage.

Elle regarda sa montre.

Si tout se passait bien, elle arriverait juste à temps pour son cours de onze heures. L'administration de l'école avait été très flexible concernant son emploi du temps cette année. Elle pouvait s'absenter de temps à autre pour ses rendez-vous médicaux, arriver au milieu d'un cours ou rattraper son retard à travers des modules de e-learning. Elle ne pouvait rêver mieux pour s'adapter et retrouver le rythme.

Lorsqu'elle sortit du métro, le froid la saisit aussitôt.

Elle referma complètement son blouson et réajusta son écharpe. Ses bottes en cuir noir martelaient le sol au fur et à mesure qu'elle avançait. Après quelques minutes, elle arriva enfin rue de la République.

L'ESCP était à cinq minutes. Une bonne journée de cours qui lui ferait penser à autre chose qu'à ses questions métaphysiques et ses petits problèmes de santé.

\*\*\*

Allongée sur un brancard, Léa avait les yeux grands ouverts. Elle voyait le plafond, les câbles et les tuyaux des interminables couloirs du porte-avion défiler sous ses yeux. Après plusieurs minutes dans les entrailles du navire, elle sentit enfin l'air libre sur son visage. L'air chaud et humide de la base navale de Pearl Harbor.

Les deux hommes qui la transportaient s'arrêtèrent juste avant d'emprunter la passerelle en direction de la terre ferme. Le capitaine O'Catson et le médecin-chef Colcese d'approchèrent d'elle.

- Prenez soin de vous, mademoiselle, dit le médecin.

Une recommandation en forme d'adieu.

- Remettez-vous vite sur pied, renchérit le capitaine. Et j'espère que vous pourrez un jour comprendre ce qu'il vous est arrivé.

- Merci, répondit Léa. Je vous dois la vie. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Peut-être que nous pourrions nous revoir un jour ?

- Je ne crois pas que ce soit dans les projets des gratte-papiers qui vous attendent sur le quai, sourit le capitaine. Le Département d'État et la CIA ont beaucoup de questions à vous poser...

- En tout cas, je tiens à vous remercier encore pour tout.

- Soyez prudente Léa. Et reposez-vous.

Cette dernière phrase sonnait son départ. Le capitaine fit un geste de la tête aux marins qui descendirent la passerelle.

Alors qu'elle apercevait l'USS Ronald-Reagan qui disparaissait de son angle de vision, deux nouveaux ambulanciers la transférèrent dans le véhicule médicalisé qui l'attendait. Un homme

s'approcha d'elle. Costume noir, lunette de soleil, crâne rasé et oreillette. Le cliché de l'agent des services secrets.

- Bonjour. Comment vous sentez-vous ?

- J'ai... j'ai connu mieux, grimaça-t-elle. Mais contente d'être de retour au pays.

- Je m'appelle John Nootle. Je travaille pour le Département d'État. Vous imaginez bien qu'on a quelques questions pour vous...

- Je suppose. Mais avant, je veux prévenir ma famille, mes parents...

- On a fait le nécessaire. Ne vous inquiétez pas. Si vous voulez bien, je vais rester avec vous durant le transport. On vous amène à l'hôpital. Une chambre est réservée au Queens Medical Hospital à Honolulu. J'ai quelques petites choses à vous expliquer durant le trajet. Rassurez-vous, rien de grave. C'est la procédure standard.

Un ambulancier referma la double porte du véhicule et monta à bord. L'ambulance démarra et s'élança en direction de l'autoroute H1 sirène hurlante et escortée par quatre véhicules banalisés.

Lorsqu'il vit le convoi partir, un ouvrier de la base navale sortit de son atelier. Le quai s'était vidé en quelques minutes. Il ne restait plus que l'énorme porte-avion et tout son personnel à bord, impatient de débarquer.

Il ajusta son badge et remercia au passage Tom Dake.

C'était une manie chez lui.

À chaque fois qu'il endossait l'identité d'un homme, il avait une pensée affectueuse pour son cadavre. Et aujourd'hui, celui-ci était en train de sombrer lentement dans les marais avoisinants. C'était la spécialité de son agence. De vrais caméléons. Capables de prendre la place de n'importe qui à n'importe quel moment.

Deux jours d'observation attentive lui avaient suffi pour prendre la mesure du personnage. Un ouvrier célibataire d'une quarantaine d'années avec un niveau de sécurité suffisant pour accéder à la plupart des installations. C'était idéal.

Il referma attentivement l'atelier. Il avait encore un peu de travail à faire avant de disparaître dans la nature : inspecter le porte-avion et recueillir des informations sur le sauvetage de la jeune femme. Parmi tous les hommes à bord, il y en a bien un qui aurait quelque chose à dire.

Tout en se rapprochant de l'imposant navire, il décrocha son téléphone portable et composa un numéro. Cinq secondes plus tard, on décrocha.

- C'est moi, dit-il. Je crains que les informations dont vous disposiez se soient effectivement révélées exactes.

Il patienta un instant avant de poursuivre.

- Léa Waters a été retrouvée vivante. Quelque part en Colombie, je crois. Je ne sais pas où précisément. Non, je n'ai aucune idée de comment elle s'est retrouvée là-bas... Elle est actuellement transportée par ambulance au Queen's Medical Center... Je vous en prie Monsieur... Je... oui, je poursuis mes investigations sur le porte-avion et je vous tiens au courant.

\*\*\*

- Bonjour, mademoiselle. Que puis-je faire pour vous ?

- Bonjour. J'ai un rendez-vous pour une prise de sang. Tenez, voici l'ordonnance.

- Alors... laissez-moi voir cela.

La secrétaire médicale pianota sur son écran d'ordinateur.

- Ah, oui, je vois. C'est un rendez-vous qui a été pris hier, c'est ça ? Par le docteur Bailly ?

- Oui, c'est bien cela.

- Très bien. Je vous fais patienter quelques instants en salle d'attente. On va venir vous chercher.

Léa tourna les talons et poussa la porte d'une grande pièce au sol et aux murs blancs. Deuxième salle d'attente en deux jours, mais celle-ci était plus accueillante. Trois personnes étaient déjà installées. Elle les salua d'un discret geste de la tête et s'assit.



Situé dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, dans l'ouest de la capitale, le grand cabinet médical était dirigé par le docteur Britter. Un neurologue réputé qui s'était installé ici avec quelques confrères pour traiter les maux de la bourgeoisie parisienne.

En tout cas, le lieu était à la hauteur de sa réputation. Propre, accueillant, lumineux, on était à des années-lumière des laboratoires d'analyses médicales que Léa avait déjà expérimentés par le passé.

Quelques minutes plus tard, une infirmière entra dans la salle d'attente et sourit.

- Mademoiselle Waters ? C'est à vous.

Léa se leva et lui emboîta le pas.

- Tenez, c'est par ici. Je vous laisse vous asseoir. Le docteur va arriver.

Un docteur ? Pour une simple prise de sang ? Plutôt curieux comme approche.

Assise dans un fauteuil confortable et design, avec lumière tamisée et musique classique, elle se serait crue dans un institut de beauté. Elle s'entendait à voir apparaître une esthéticienne pour un soin du visage aux algues.

- Ah, vous voilà... Léa Waters, c'est bien ça ?

Un homme d'une soixantaine d'années fit son apparition. Les cheveux courts, grisonnants, la silhouette sportive, élancée, il s'approcha d'elle.

- Oui, c'est ça.

- Ravi de vous rencontrer. Je suis le docteur Britter.

- Et c'est vous qui faites les prises de sang de vos patients ?

- Exceptionnellement aujourd'hui. Deux infirmières sont clouées au lit avec une gastro-entérite et une troisième a la grippe. Je viens prêter main-forte, c'est normal. Et puis, c'est le docteur Bailly qui vous envoie, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Nous nous connaissons depuis longtemps. Je m'assure ainsi que ses patients seront bien traités. Alors, tendez bien votre bras et remontez votre manche, on n'en a pas pour longtemps.

Léa s'exécuta et tourna la tête à l'opposé.

La prise de sang ne faisait pas partie de ses exercices préférés. Elle fixa l'aquarelle accrochée au mur en respirant calmement. Elle sentit la piqure lui percer la peau et venir se planter au cœur de sa veine. L'instant d'après, son sang remonta dans les tubes qui se remplissaient les uns après les autres.

Au sixième tube, le docteur s'arrêta et retira d'un coup sec la seringue.

- Tenez bien le petit coton, s'il vous plaît. Je vais vous mettre un pansement.

Léa tourna de nouveau la tête. Il tapota sur son clavier d'ordinateur et scanna les code-barres des fioles contenant le sang de la jeune femme.

- Voilà... c'est tout bon pour moi.

Dix minutes plus tard, Léa récupéra sa carte Vitale au secrétariat et quitta les lieux sous le regard appuyé du docteur Britter.

C'était la première fois qu'il la voyait en vrai.

Un contact réel.

Intéressant.

Mais surement pas autant que les informations contenues dans son sang.

Il revint dans la petite salle et rangea soigneusement les fioles de la jeune femme. Il allait s'en occuper lui-même. Chez lui. Dans son propre laboratoire qu'il avait installé dans le sous-sol de sa maison.

Pas question de confier ça à l'un de ses collaborateurs.

C'était bien trop important.

\*\*\*

Alors que la nuit recouvrait la tour Eiffel, à San Francisco, dans la fraîcheur matinale, la mère de Léa avait le souffle court.

Elle ralentit le rythme.

Le temps de reprendre un petit peu d'énergie pour la dernière ligne droite.

« Ce qu'il y a de terrible avec le sport, c'est qu'il ne faut jamais arrêter », pensa-t-elle en surveillant sa respiration.

Jessica Waters s'était levée tôt ce matin pour courir dans le parc du Presidio surplombant la baie de San Francisco. Un parc immense, situé à proximité de son appartement, dans lequel elle aimait se promener pour s'aérer la tête. Cela faisait maintenant plus d'une heure qu'elle se faisait violence, et il était temps de prendre le chemin du retour.

La fatigue se faisait sentir.

Et l'envie d'un énorme petit-déjeuner également.

Elle quitta le parc et remonta Pacific Avenue. Plus qu'une dernière grosse côte. Elle regarda devant elle. Le dénivelé impressionnant l'étourdissait toujours autant. Mais une fois passée Lyon Street, la rue descendait en pente douce jusqu'à son appartement.

- Allez, encore un effort, pensa-t-elle en serrant les dents

Les nombres qui s'affichaient sur son cardiofréquence-mètre montaient de plus en plus rapidement. C'était l'effort final. Le dernier sprint.

Après d'intenses minutes, elle parvint enfin en haut. La transpiration coulait le long de sa colonne vertébrale. À bout de souffle, elle s'arrêta un moment, haletante, les mains sur les genoux.

- Alors Jessica, on tient toujours la forme ?

Elle se releva et croisa le regard du voisin d'en face qui, comme tous les matins, sortait son labrador. Un privilège de retraité.

- Tiens, bonjour Henry ! Comment ça va ?

- Très bien, tant que je ne me mets pas dans des états comme vous !

- Oui, mais ça devient dur. Je n'ai plus vingt ans !

- Ne dites pas ça voyons ! Allez, bon courage et bonne journée.

Après avoir retrouvé un souffle normal, elle trotta tranquillement. Une fois devant la grande maison de brique rouge, elle monta les escaliers extérieurs jusqu'au perron de la porte principale. Elle tapota sur le digicode puis entra dans le hall. La grande maison victorienne était divisée en trois appartements. L'escalier intérieur la mena au dernier étage. Son nouveau lieu de vie portait encore les stigmates de son récent emménagement.

Une fois ses vêtements trempés de sueur dans le bac à linge sale, elle s'enferma dans la salle de bain et mit en marche les jets hydromasseurs de sa douche.

Elle n'entendit pas la sonnerie du téléphone qui bascula sur le répondeur.

« Salut, Maman, c'est moi. J'essaierai de t'appeler plus tard. Ou sinon, rappelle-moi. Et n'oublie pas le décalage horaire cette fois. Bisous. »

Lorsque la mère de Léa sortit de la salle de bain, enveloppée dans un peignoir ivoire, elle se dirigea face à la baie vitrée et admira la vue sur la ville dont elle ne se lassait pas. Mais l'alarme de son portable qui bipait la tira de ses rêveries.

Jessica regarda sa montre et soupira.

Elle avait un rendez-vous dans une heure de l'autre côté de la ville. Tout juste le temps de s'habiller et d'avalier quelque chose rapidement. Elle se prépara et saisit son sac. Au moment où elle prit ses clés de voiture, son regard fut attiré par la lumière rouge qui clignotait sur son téléphone.

C'était le message de sa fille.

Tant pis, elle était déjà en retard.

Elle rappellera dans la voiture.

Trente minutes plus tard, kit mains libres Bluetooth scotché dans le creux de l'oreille, la sonnerie du téléphone résonna quelques secondes.

- Allo.

- Léa, ma chérie, c'est maman...

- Comment vas-tu ?
- Ça va bien merci. Je suis en voiture pour aller à un rendez-vous, mais je suis coincée dans les bouchons... Et toi alors ? Tout va bien ?
- Ça va. J'avais rendez-vous chez la psychiatre hier matin.
- Comment ça s'est passé ?

Alors que le cabriolet Ford avançait pas à pas dans les embouteillages, Léa fit le récit à sa mère de ses différents rendez-vous. Il fallait la rassurer à tout prix. Elle qui s'inquiétait vite, qui était angoissée de savoir sa fille trop loin d'elle, avait besoin d'apaiser son esprit. Son enlèvement avait laissé des traces indélébiles que le temps ne pourrait jamais complètement effacer.

Lorsque Léa lui avait annoncé son intention de partir une année en Afrique pour une association humanitaire, elle avait d'abord trouvé que c'était une idée saugrenue. Elle aurait dû finir sa dernière année d'école avant tout. Elle aurait bien le temps de voyager plus tard. L'important était déjà de trouver un emploi. De s'installer dans la vie.

Un vrai discours de mère protectrice. Elle était bien dans son rôle, finalement.

Et puis l'Afrique, c'était grand. C'était loin.

C'était pauvre et dangereux.

C'était plein de clichés sordides qui passaient en boucle à la télévision.

Et elle n'était pas à l'aise de voir sa fille partir là-bas toute seule.

Mais comme toujours, son père avait tranché.

Et une fois de plus, ils n'étaient pas d'accord. Mais lorsque neuf mille kilomètres séparent les deux protagonistes, la bataille est forcément plus compliquée et Jessica avait dû s'incliner face à son ex-mari. Elle n'avait pas le choix de toute façon. Pas question de lutter contre lui. Mais elle n'était pas pour autant beaucoup plus rassurée. Mais si c'était ce que voulait sa fille, elle respecterait son choix. En espérant que tout se passe bien.

Et pendant les premiers mois, c'est ce qui s'est effectivement passé. Elle avait vite oublié ses premières angoisses. Léa était ravie, enjouée. Elle se donnait à fond pour son travail, elle voyageait, elle rencontrait des gens de cultures différentes. Elle avait l'impression qu'elle était faite pour cela.

Pendant un temps, elle était presque reconnaissante envers Pierre. Son ex-mari avait finalement bien fait de la bousculer un peu dans ses décisions. Il fallait se faire violence parfois. Léa n'était plus une petite fille. Elle avait besoin d'aventure. Et sa mère sentait que cette année césure à l'étranger lui faisait du bien.

Mais en avril, tout avait basculé.

Maudit soit ce mois d'avril qui avait ruiné sa vie.

Elle aurait préféré se tromper sur toute la ligne et assumer ses craintes et ses peurs de mère trop protectrice avec humour au retour de sa fille.

Mais non.

Elle lui avait bien dit que c'était dangereux de partir en Afrique. Et elle avait eu raison. Mais que faire maintenant ? Elle se retrouvait face à cette situation étouffante et il fallait bien faire avec. Pierre ne lui donnait pratiquement pas de nouvelles. C'était à elle de se débrouiller avec ça, alors que c'est lui qui l'avait encouragée à partir.

Le courage masculin légendaire ! Elle n'allait pas abandonner sa fille. Il fallait continuer à avancer. Et essayer de la sortir de cet enfer. Heureusement que tout cela était loin maintenant.

- Bon, et tu viens toujours pendant les vacances ?

- Oui, bien sûr. Je suis en vacances dans deux semaines, mais je n'ai pas beaucoup de cours la dernière semaine. On doit travailler sur la réalisation d'un projet d'entreprise. J'ai un peu d'avance. Je vais peut-être en profiter pour venir plus tôt...

- C'est une bonne nouvelle. Comment ça va à Paris ? Tu n'es pas trop seule, tu ne t'ennuies pas trop au moins ?

- Mais non, ne t'inquiète pas, sourit Léa, j'ai mes amis ici, et puis tout se passe bien en cours, mes profs sont contents de moi, donc, tu n'as pas de soucis à te faire.

- Tant mieux, tant mieux. Écoute, il faut que je te laisse, j'ai un double appel. C'est pour le bureau. On se rappelle bientôt.

- Pas de souci. A très vite. Je t'embrasse.

- Bisous ma fille. À bientôt.

Léa raccrocha et posa son iPhone sur la table basse. Au moment où elle remonta le son de la télévision, il se remit à vibrer.

- Elle a oublié de me dire un truc, pensa-t-elle.

Elle décrocha sans prendre le temps de vérifier l'origine de l'appel.

- T'as oublié quelque chose ?

- Je suis bien chez Mademoiselle Léa Waters ?

Manque de chance, ce n'était pas elle.

Léa se reprit aussitôt.

- Euh... oui, oui. Excusez-moi. Je pensais qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Désolée. Oui, je suis bien Léa Waters.

- Bonsoir, excusez-moi de vous déranger aussi tardivement. Je suis Stéphanie Rousseaux, responsable de la boutique Florapassion à Troyes. Je ne vous dérange pas ?

- Non, je vous en prie.

- Je me permets de vous appeler concernant le renouvellement du contrat qui a été souscrit auprès de nos services.

- Un contrat ? demanda Léa interloquée. Mais de quoi parlez-vous ?

- Pour un fleurissement, mademoiselle. Vous avez souscrit un contrat de six mois qui arrive prochainement à échéance. Je souhaitais savoir si vous étiez satisfaite de nos services et si vous souhaitiez le prolonger. Vous savez que nous avons des offres spéciales avec 10% de réduction pour le renouvellement du contrat sur une période d'un an.

- Attendez, attendez. Je ne comprends plus rien. De quoi s'agit-il exactement ? Je n'ai jamais rien signé.

- Excusez-moi... Je... je vérifie sur mon ordinateur...

Léa entendit le bruit d'un clavier. Son interlocutrice revint aussitôt à ses oreilles.

- Ah oui, effectivement. Le contrat a été signé en votre nom, mais par quelqu'un d'autre. Toutefois, vous êtes la personne à contacter pour le renouvellement. C'est ce qui est inscrit sur le dossier.

Elle ne répondit pas tout de suite.

- Mais... je... c'est quoi ce contrat ?

- Fleurissement mademoiselle. Le nettoyage, l'entretien et le fleurissement d'une tombe.

Nouveau moment de réflexion.

- C'est une méprise, je suppose. Je... Je n'ai pas de tombe à fleurir...

- Vous êtes bien la fille de monsieur Pierre Spindel ?

- Oui, absolument. Mais quel est le rapport ? Et comment connaissez-vous mon père ?

La fleuriste ne répondit pas tout de suite.

- Vous êtes bien Léa Waters n'est-ce pas ?

- Oui, absolument, c'est bien moi.

- Je regrette, mais il n'y a pas d'erreur possible... Un contrat a bien été souscrit pour une durée de six mois en votre nom pour le fleurissement de la tombe de votre père.

- C'est une mauvaise blague ?

- Euh... non absolument pas. Je...

- Je n'apprécie guère ce genre d'humour.

- Attendez, j'ai votre adresse email dans le dossier. Je vous envoie une copie du contrat, et je vous propose que vous me rappeliez lorsque vous aurez pris la décision.

- Euh... oui... très bien. Au revoir.

Léa raccrocha.

Dubitative.

Perplexe.

Effrayée.

- Qu'est ce que c'est que cette connerie ? se dit-elle en reposant son téléphone.

C'est forcément un canular.

Et de mauvais gout qui plus est.

Elle était chez son père la semaine dernière. C'était complètement ridicule.

Elle se saisit aussitôt de son iPad et se connecta à sa boîte mail. Si c'était un canular, il était extrêmement bien élaboré. Un mail de Florapassion venait d'arriver dans sa boîte et l'attendait sagement. Elle cliqua dessus. Le contenu était laconique.

Elle ouvrit la pièce jointe. Le document PDF comptait plusieurs pages. Il mit quelques secondes à charger.

Une blague, c'était forcément une blague.

Mais de qui et pourquoi ?

Elle lut attentivement chaque page du contrat. C'était complètement délirant. Et pourtant, ça semblait tellement réel. Léa était bien la personne à contacter à l'échéance du contrat. Celui-ci avait été signé par un certain monsieur Marc, en avril dernier pour le fleurissement hebdomadaire d'une tombe située dans le cimetière communal de Clérey.

Une tombe sans nom.

Simplement un emplacement. Un numéro.

Elle regarda sur internet.

Clérey. C'était un village de campagne d'un millier d'habitants à quinze kilomètres au sud-est de Troyes. Elle connaissait de nom, mais n'y avait jamais mis les pieds.

Ensuite, Florapassion.

Il fallait tout vérifier. Tout croiser.

C'était forcément une erreur. Pourtant, la société existait bien. Immatriculée au RCS de Troyes, elle avait deux boutiques dans l'agglomération troyenne. Et parmi ses prestations, figurait bien le fleurissement des tombes.

Stéphanie Rousseaux, à présent.

En quelques secondes, elle trouva son profil sur les réseaux sociaux. Sa page LinkedIn était bien renseignée. Un DUT en gestion des entreprises à l'IUT de Troyes puis un poste de vendeuse en boutique de prêt-à-porter masculin dans les magasins d'usines, avant de prendre la responsabilité de la boutique Florapassion de Troyes.

Léa se creusa la tête. L'exactitude des faits commençait à l'inquiéter.

Elle vérifia le numéro d'appel reçu sur son portable. C'était bien un numéro qui commençait par 03.25.

Nouvelle recherche sur internet avec un annuaire inversé.

Elle rentra le numéro de téléphone dans le champ de recherche. Une seconde plus tard, la page s'ouvrit avec le nom du fleuriste. La boutique existait bien et l'appel avait bien été passé depuis celle-ci.

Son cerveau tournait à toute allure.

La peur s'insinuait en elle.

Lentement.

Et contre tout fait rationnel et éprouvé. Elle était bien chez son père le week-end dernier. Dans la maison familiale. C'était complètement délirant.

Son regard se porta à nouveau sur le contrat reçu par mail.

Il a été signé le 30 avril.

Elle n'était même pas en France à cette époque. C'était au moment de son enlèvement en Tunisie.

Y avait-il un lien ?

Non, elle devenait parano.

Sa respiration s'accéléra. Son cœur aussi. Il fallait qu'elle se calme. Elle divaguait. Elle inventait toutes ces histoires.

Forcément.

Le plus simple c'était encore de l'appeler. Oui, mais pour lui dire quoi ?

*Salut Papa, on vient de m'appeler pour renouveler le contrat pour le fleurissement de ta tombe !*

Il allait flipper. Sa fille déjà victime d'amnésie et traitée médicalement qui pète les plombs. Pas de quoi le rassurer. C'était un coup à terminer dans un asile.

Est-ce qu'elle inventait ? Est-ce qu'elle se racontait des histoires ?

Son cerveau lui brûlait le crâne. Tant pis, il fallait le tenter.

*C'était quoi déjà le numéro de la maison ? Ah, oui. 03.25.75...*

C'est curieux, ces informations qui restent accrochées dans la mémoire.

Trois secondes plus tard, une sonnerie stridente et une voix automatique lui éclatèrent les tympans.

« Le numéro que vous avez composé n'est pas attribué... »

*Quoi ? Comment ça pas attribué ?*

*C'est le numéro du téléphone fixe depuis dix ans !*

Elle vérifia et recommença. Toujours le même message automatique.

Ses jambes s'agitèrent peu à peu et les tremblements montèrent en intensité. Elle fouilla dans son répertoire à la recherche du numéro de portable de son père. Il en avait changé. Il y a quelques mois. Comme le numéro de la maison d'ailleurs...

*C'était ça...!*

*Je suis conne, j'avais oublié...!*

Mais l'instant d'après, le soulagement se mut en angoisse.

Pourquoi avait-il changé ces deux numéros depuis mon retour ?

Elle rappela la maison sur le nouveau numéro. Au bout de cinq sonneries, elle bascula sur le répondeur. Elle raccrocha. Elle tenta le portable. Elle bascula sur la messagerie immédiatement. Elle laissa un message lapidaire.

La détresse s'empara d'elle.

Un problème de stress post-traumatique ? À moins que ça ne soit dû à ces médicaments ? Un effet secondaire indésirable ? Et si elle se mettait vraiment à inventer des histoires ?

- Ces saloperies de drogues me bousillent le crâne, fulmina-t-elle intérieurement. Je délire... c'est pas possible...

*À moins que...*

Et si elle raisonnait autrement ? Un raisonnement par l'absurde. Une façon irréfutable de prouver que tout ça n'était qu'une gigantesque mascarade ou un quiproquo délirant.

Une homonymie malheureuse. Une erreur dans un numéro de téléphone. Une idée germa en elle. Léa connaissait le moyen. La preuve irréfutable de revenir à la réalité. De retomber sur ses pieds et de prouver que cette situation était une erreur étourdissante dont elle rigolerait dans quelques jours.

Elle se connecta sur le site internet du quotidien l'Est-Eclair. Le journal local de Troyes et du département de l'Aube. Elle regarda les rubriques du menu principal. Actualités. Sports. Économie. Loisirs... Rien de parlant.

Son regard passa rapidement sur les articles à la une. Rénovation d'une maison champenoise. Ouverture d'un nouveau centre commercial. Défaite de l'Estac, le club de football local.

Toujours rien. Avec son doigt, elle glissa sur l'écran de la tablette tactile.

Recherche.

C'était peut-être là qu'elle pourrait trouver l'information qu'elle cherchait. Elle rentra deux informations. Deux mots clés : Clérey et avril. Son cœur battit à tout rompre dans sa poitrine. Il n'y avait aucune raison, et pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur. Une peur infondée, mais qui l'étreignait.

Le doigt tremblant, elle valida.

Et le coup de massue s'abattit sur elle.  
Ce n'était pas possible.  
Ce ne pouvait être qu'un malheureux hasard.  
C'était trop pour une coïncidence. Trois articles s'affichèrent pour un seul événement dramatique.

[Archives l'Est Eclair – Faits Divers] / <http://archives.lest-eclair.fr/index.php?4515...>

### **Collision entre un bus et un train à Clérey : au moins 5 morts**

*Archive du 27 avril*

Le bilan de l'accident survenu hier soir dans la petite commune de Clérey est lourd : 5 morts et au moins 18 blessés dont 7 graves. Pour une raison encore inconnue, le car de la compagnie Champagne Transports qui reliait Troyes à Dijon, a été percuté sur le passage à niveau par un train de marchandises qui semblait rouler à une vitesse excessive d'après les premiers témoignages. Les pompiers présents rapidement sur place ont décrit la situation comme très difficile, voire apocalyptique. Un début d'incendie a été rapidement maîtrisé, mais de nombreux corps ont été projetés à plusieurs mètres autour du lieu de l'accident.

Des ambulances appelées en renfort de Troyes sont intervenues sur place et la circulation risque d'être coupée au moins toute la journée pour les besoins de l'enquête.

La SNCF a fait savoir qu'une enquête interne était déjà ouverte pour élucider toutes les circonstances de l'accident. Le train de marchandises transportant des céréales a été sévèrement endommagé et sous le choc la locomotive et une partie du convoi ont déraillé.

[Archives l'Est Eclair – Faits Divers] / <http://archives.lest-eclair.fr/index.php?4515...>

### **Accident de Clérey : que s'est-il passé ?**

*Archive du 28 avril*

Au surlendemain du terrible accident qui a coûté la vie à 5 personnes dans une collision entre un car reliant Troyes à Dijon et un train de marchandises, les enquêteurs pensent qu'un défaut de signalisation ferroviaire couplé à une erreur humaine – la vitesse du train était largement supérieure d'au moins 50 km/h à la normale – pourrait expliquer cette tragédie.

Tous les blessés ont été conduits au centre hospitalier de Troyes, et les familles des victimes ont été contactées. Parmi les 7 blessés graves, 4 d'entre eux sont toujours dans le coma à l'heure actuelle et on ignore toujours l'identité d'au moins 3 des personnes décédées, la compagnie de transport ne demandant pas l'identité de tous ses passagers au moment de monter à bord.

Le chauffeur, très choqué, n'a été que légèrement blessé, mais il devrait être entendu dès aujourd'hui par les enquêteurs...

[Archives l'Est Eclair – Faits Divers] / <http://archives.lest-eclair.fr/index.php?4515...>

### **Toujours 2 personnes non identifiées dans l'accident de Clérey**

*Archive du 29 avril*

Il reste toujours 2 personnes inconnues retrouvées dans les décombres de l'accident. Les corps, totalement méconnaissables, sont dans un état qui ne permettra probablement pas leur identification, d'après un enquêteur.

Le premier corps est celui d'une femme, d'une soixantaine d'années, voyageant seule.

Le second est celui d'un homme entre cinquante et soixante ans, brun, les cheveux courts qui porterait, selon nos informations une gourmette en argent avec le prénom Pierre gravé dessus.

S'ils restent sans identité, la loi prévoit qu'ils soient alors inhumés dans le cimetière de la commune de l'accident. Ce sera donc à la municipalité de Clérey de prendre en charge...